

# 1

## LE FILS DES BREL

Jacky, le fils des Brel, a quatorze ans. À l'école, ça ne va pas du tout. Pourtant, certains professeurs l'apprécient. Ce garçon déborde de vie et d'imagination. On se délecte de ses trouvailles qu'officiellement on ne peut pas toujours approuver. Mais voilà ! C'est le type de gosse à qui... on pardonne tout.

Chez les scouts aussi, il est la vedette. Sans cesse en spectacle ! Il est celui qui fait rire. Pour la première fois, son frère et lui viennent de séjourner dans un camp ensemble. Pierre n'en revient pas. En rentrant, il dit à ses parents : « Vous devriez le voir, c'est un Jacky que l'on ne connaît pas ! »

Dans sa maison, rue Jacques-Manne, à Anderlecht, Jacky n'est pas le même garçon. Sauf, peut-être, quand il est seul avec sa mère et qu'ils se livrent à des jeux théâtraux. Pierrot, qui fut l'idole de sa jeunesse, frôle les vingt ans et, bientôt, il n'est plus là. Restent un père et une mère. Jacky les observe.

Jacky sait que l'enfance n'a qu'un temps, que la sienne est en train de foutre le camp, qu'il fait, petit à petit, son entrée dans le monde des adultes. Ce monde-là, il est occupé à le découvrir à travers l'unique modèle qui s'offre à lui : ses parents. « Je ne me souviens pas avoir vu mon père rire. Il ne m'a jamais parlé non plus. » Ces mots de souffrance, Jacques Brel les a confiés à Maddly, sa dernière compagne, qui les a rapportés<sup>1</sup>. Il n'est pas question de mettre en doute la sincérité de Maddly, mais l'objectivité de Brel, toujours infiniment trop cruel, jusqu'à l'évidente injustice, dès qu'il parle de son enfance. Juste ou injuste, cela n'importe pas. Il se trompe peut-être, mais il est sincère. Ses mots lourds, ses mots excessifs traduisent une blessure qui, elle, est incontestable et réelle.

---

1. Maddly Bamy, *Tu leur diras*, éditions du Grésivaudan, 1982 ; Fixot, 1999.

« Pour moi, l'enfance, c'est un ciel bas, c'est gris, et il y a des adultes que je ne comprends pas. »

Le père a soixante ans. En 1943, on est vieux à cet âge. Il est vieux, mais il a réussi. Directeur d'une usine, une grosse cartonnerie, qui, avant le début de la guerre, fournissait du travail à plusieurs centaines de personnes. Il est singulier de constater à quel point le regard des deux fils sur ce même père est différent. Pierrot se délecte lorsque *le père* raconte ses souvenirs du Congo où, avant leur naissance, avant de rencontrer *la mère*, il a vécu une existence d'aventurier. Ces récits, Jacky ne les entend pas. À Maddly, il dira : « Tu as entendu mon frère me parler du père? "Le père disait... Le père disait..." Moi, ça ne m'évoque rien<sup>1</sup>... » Jacky voit un autre personnage. Un bourgeois, toujours habillé de propre lorsque chaque matin, à la même heure, il quitte, avec les mêmes gestes et les mêmes mots, la maison dans laquelle il reviendra au même moment. De ses journées à la cartonnerie, le père ne parle jamais. Comme si sa vraie vie appartenait désormais à son passé. « À douze ans, je savais que je ne pourrais jamais supporter d'être comme eux. [...] Et je me suis battu toute ma vie pour ne pas leur ressembler<sup>2</sup>... »

Jacky en veut à son père. « *Les adultes sont déserteurs*<sup>3</sup>. » Il lui en veut même trop, exagère à son sujet, invente... « Mon père, tu sais, ne parlait pas français. Il bougnoulisait quelques mots de français, comme ça, c'était tout<sup>4</sup>. » C'est faux! Les souvenirs des petits-enfants de Romain et de Lisette Brel se rejoignent : ils parlaient tous les deux très bien le français, et pratiquement sans accent. Moins d'accent, en tout cas, que Pierrot, le frère de Jacques. Lui, il avait l'accent bruxellois. Jacky aussi, un peu, moins que son frère. Il est d'une génération où la scolarité corrige la chose. « *Plus personne n'a cet accent-là / Sauf Brel à la télévision*<sup>5</sup>... »

À la télévision, Brel prenait cet accent pour amuser! Dans la vie, il le retrouvait parfois : « L'accent était parti, mais quand il se fâchait, les intonations belges ressortaient au hasard de la colère<sup>6</sup>. »

---

1. Maddly Bamy, *op. cit.*

2. *Ibid.*

3. « L'Enfance ».

4. Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

5. « Les Bonbons 67 ».

6. Maddly Bamy, *Tu leur diras, op. cit.*

Jacky et son père ! Ce n'est pas qu'il ne l'aime pas, mais ce vieux monsieur ne le fait pas vibrer. La mère, oui. Jacky l'adore ! Elle est « spitante », comme on dit ici. « Bougeante », dira un Bruxellois lorsqu'il voudra se mêler de parler un peu mieux le français. La mère a la vie et la parole. Elle a connu le temps du Congo et de l'aventure. Ce qu'il lui en reste ? Le bonheur de préparer, le dimanche, pour une table de proches et d'amis, le poulet à la congolaise, avec de l'huile de palme, le fameux poulet à la *mwambe*...

Où donc la vie mène-t-elle cette femme de quarante-six ans, encore jeune, mais plus pour longtemps ? Plus tard, Jacky trouvera des mots pour exprimer ce qu'il ressent à propos de sa mère : « Elle a mené une vie inerte... » « *Les vieux ne rêvent plus*<sup>1</sup>... » Jacky a peur de ne plus rêver.

Pierrot, le frère, a presque six ans de plus que lui. Pierrot vient de quitter les études. Il a rejoint le père à la cartonnerie familiale. Il a pris femme – ou a-t-il été pris par une femme ? Jacky voit maintenant un homme sérieux, avalé par la cartonnerie, dévoré par sa femme. Il se demande ce qu'est devenu le clown qui faisait tant rire autour de lui les copains scouts, lors des feux de camp. Jacky aussi les fait tous rire. Son avenir est-il là où semble le guider l'exemple de son frère ? Jacky voudrait tellement avoir « *encore le droit de rêver / Et le droit de rêver encore*<sup>2</sup> ».

Plus tard, quand il sera grand, il se plaindra beaucoup de cette enfance. Or tous ceux qui l'ont connu lorsqu'il était plus jeune affirment : « Il a eu une enfance heureuse. » Heureuse au point de ne jamais vouloir l'abandonner. Ne jamais lâcher ce bonheur-là. Objectif : devenir vieux sans être adulte ! « Je n'arrive pas à savoir ce qu'est un adulte. Et je regarde pourtant très attentivement. Et je trouve ça si gris, [...] et je préfère rester un enfant. »

Il a rêvé, Jacky. Surtout avant la guerre, lorsque son père, au volant de la voiture de la cartonnerie, l'emmenait vers la mer du Nord. Il a rêvé face à cette mer infiniment longue. Il rêvait plus encore lorsque son père lui disait : « Nous sommes d'ici. » Parce que Romain était né à quelques kilomètres des côtes, dans des terres patiemment gagnées sur la mer, dans une région sans relief, de superbes paysages, plats sur des

---

1. « Les Vieux ».

2. « L'Enfance ».

lieues à la ronde. Ce plat pays est le sien. Jacky s'est mis à rêver qu'il était flamand. Plus tard, il le tiendra pour un fait acquis.

Pierrot et Jacky savent que le père a eu une maîtresse, mais ils retiennent, surtout, que la mère a succombé aux bras d'un amant. À quatorze ans, des choses pareilles, ça vous bouleverse ! Surtout quand on sait qui est cet étonnant M. Maurice. Mais ça, on ne le clame pas sur tous les toits. C'est un peu honteux.

Jacky, le fils des Brel, a quatorze ans. Il pose déjà des regards sur d'improbables Frida. Improbables parce qu'il croit que les filles ne le trouvent pas beau. Parfois, il voudrait l'être. « *Être une heure, une heure seulement*<sup>1</sup> »... Jacky observe. Il l'ignore, mais une œuvre s'insinue en lui.

Jacques, le fils des Brel, celui qui chante et qui a réussi à Paris, a maintenant trente-cinq ans. Il prépare, pour dans quelques mois, une chanson qui s'intitule « L'Âge idiot », où il proclame « *qu'à trente fleurs / Commence le compte à rebours*<sup>2</sup> ». Comme s'il savait que sa vie ne serait pas longue. Plus que quatorze années d'un avenir qu'il va remplir densément. Mais, aujourd'hui, il pense au père et à la mère. Ils sont morts en deux mois de temps. Lui, le 8 janvier. Elle, le 7 mars, partie comme si sa vie de femme n'avait plus aucun sens sans la présence de cet homme qui fut le sien. Jacques Brel se sait héritier de chacun. Aventurier par son père, fantasque par sa mère. Ces deux-là qui, après tant d'années d'amour et « *d'amour fol*<sup>3</sup> », sont arrivés à leur terme en se murmurant encore « *Oh, mon amour*<sup>4</sup> »...

Surtout, Jacques, le fils des Brel, celui qui chante et qui a réussi à Paris, se met à s'interroger sur le pourquoi des événements. Pourquoi l'aventurier du Congo a-t-il, un jour, cessé de rêver ? Tout n'a-t-il pas commencé le jour où il a trouvé une femme et où celle-ci a attendu un enfant ? « Les femmes, ce qui compte pour elles, c'est la sécurité, alors que l'homme est un nomade ! L'homme est un aventurier. Il se promène de colline en colline. Ce qui le préoccupe toujours, c'est de découvrir ce qu'il y a de l'autre côté de la colline. Les femmes, c'est pas ça du tout. Les femmes sont immobiles. Ça ne bouge pas, les

---

1. « La Chanson de Jacky ».

2. « L'Âge idiot ».

3. « La Chanson de vieux amants ».

4. *Ibid.*

femmes. J'aimerais jamais ça, moi ! Les femmes sont immobiles ; elles veulent nous prendre au piège. Et puis, quand on est pris au piège, elles veulent pondre un œuf. Moi, je n'ai rien contre le fait que les femmes veulent pondre un œuf, mais, pour un œuf, qu'est-ce qu'il faut ? Il faut de la paille ! Alors, il faut que l'homme, donc, ramène de la paille. Et puis, un jour, il y a du vent ! Dès qu'il y a du vent, il faut que l'homme bâtit un mur autour de l'œuf et de la paille. Et l'homme devient prisonnier. Et puis, un jour, il pleut ! Et l'homme doit bâtir un toit au-dessus de l'œuf et de la paille. C'est d'ailleurs comme ça depuis des siècles. Et puis, il lui faut consolider cette maison pour qu'elle puisse servir à ses enfants, puis aux enfants de ses enfants et aux enfants de ses petits-enfants... » Ces phrases sont extraites du scénario du film *Le Far West* (1972). Un an avant le tournage, Jacques Brel polit déjà ce raisonnement dans plusieurs interviews : « Je ne dis pas que la femme est méchante. Je dis que l'homme est con ! [...] L'homme est un nomade. Toute sa vie, je crois, l'homme rêve de foutre le camp dans une espèce d'aventure, quelle qu'elle soit. Même si le gars est fonctionnaire depuis quarante ans, quand on le voit un soir et qu'il essaie de se libérer un peu, il vous dit : "J'aurais voulu être pilote, j'aurais voulu être..." Tous les hommes ont envie de faire quelque chose, et les hommes ne sont malheureux que dans la mesure où ils n'assument pas les rêves qu'ils ont. Alors que la femme n'a qu'un rêve : c'est de garder le gars ! C'est pas méchant, c'est un ennemi. C'est un merveilleux ennemi ! Si tous mes ennemis étaient nus, qu'est-ce que je les aimerais. »

Le père et la mère sont les personnages centraux de l'œuvre de Jacques Brel. Ils portent en eux la confrontation de l'enfant avec l'univers des adultes, l'immobilisme qui effraie tant l'artiste, le droit de rêver qu'il revendiquera, un potentiel d'amour qui excitera ses étonnements, l'avancée vers l'état de vieux et le compte à rebours vers l'échéance finale. Tout Brel est là.

D'abord, il y a Brel. Qui s'est tant de fois exprimé, qui s'est si souvent confessé, qui s'est, en tout cas, ouvert. « Facile, direz-vous, de raconter l'histoire d'un homme qui s'est tellement raconté lui-même. » Attention danger ! Nous sommes ici en terrain miné, un terrain où Jacques Brel lui-même a posé ses pièges.

Jacques Brel est un menteur ! Pas toujours ! Pas très fort ! Mais il convient de ne se fier qu'avec prudence à ce qu'il dit.

À une époque, il avait songé à écrire une comédie musicale : *Les Vieux ou Le Droit au mensonge*. Il ne l'a pas faite, mais il en a beaucoup parlé : « Le vieux ment comme un fou. Il se réinvente sa jeunesse. Il ne ment pas. Il réinvente et il arrange<sup>1</sup>. » De l'autoportrait ! Voici comment mentait Jacques Brel. Selon Françoise Rauber, épouse de l'arrangeur de ses chansons, « Jacques rêvait quelquefois sa vie. Quand il mentait, ce n'était pas du mensonge, mais du rêve éveillé<sup>2</sup> ». France Brel, sa fille, résume en une phrase sa vision de ce père qui triche : « Il n'était pas cabotin pour rien<sup>3</sup>. »

En tout cas, cet homme n'est aucunement menteur pervers. Jacques Brel ne ment guère pour taire une vérité ou pour tromper. Dans sa vie, il l'a certes fait, comme vous et moi. Surtout vers 1955, quand il s'est mis à considérer qu'il fallait bien que le corps exulte – et particulièrement le sien –, et qu'il a un peu trop promis l'inaccessible étoile à d'autres femmes que la sienne.

En affaires, il a toujours été propre. Ses collaborateurs ont loué une honnêteté sans faille qui l'amenait parfois à négliger ses propres intérêts. Il n'a jamais été un homme attaché à l'argent : « Si, dans quelques années, vous apprenez que je suis pauvre, ne me plaignez pas. Je ne serai pas malheureux pour autant. Tant qu'il me restera quelques francs pour acheter des livres ou pour boire quelques chopes de bière avec mes amis, je ne me plaindrai pas<sup>4</sup>. » Il l'a dit dans ses chansons. S'il me reste trois sous, il n'hésitera pas : « *On va aller se les boire/ Chez la mère Françoise*<sup>5</sup>... »

Régulièrement, Jacques Brel a aussi arrangé la vérité afin de... faire plaisir. Une dizaine de personnes ont eu des raisons d'affirmer : « Jef, c'est moi. » Jacques Brel n'était certainement pas innocent dans ce phénomène. Il était du genre à leur dire,

---

1. Maddy Bamy, *Tu leur diras*, op. cit.

2. Pour préparer cette biographie, l'auteur a interrogé près de deux cents témoins. Pour éviter d'inutiles et fastidieuses répétitions dans le corps du texte, nous n'avons pas ajouté de note de bas de page pour les propos recueillis par l'auteur. Les détails sur l'origine de ces propos sont rassemblés dans la bibliographie en fin d'ouvrage, avec un rappel du rôle de chaque personne dans la vie de Jacques Brel.

3. Supplément au journal *Le Soir* du 19 mars 2003, « Brel 25 ans, Brel Bruxelles 2003 ».

4. *Paris-Jour*, 23 mai 1964.

5. « Jef ».

à tous : « Mon Jef? C'est toi! » Quand Brel dit quelque chose, il est imprudent de le prendre pour argent comptant.

Il mentait aussi pour faire beau. Françoise Rauber : « Jacques était fasciné par la musique des mots, et ça pouvait aussi le pousser à dire des mensonges. » Lorsqu'un journaliste lui posait une question qui le surprenait, Jacques Brel faisait comme tout le monde en pareil cas : il répondait instinctivement, en disant la totale vérité. On peut penser que, plus tard, au volant de sa voiture, ressassant ce qui avait été dit, il ruminait une formule plus adéquate, imaginait ce qu'il aurait dû répondre. Moins vrai, certes, mais tellement plus emphatique, plus brélien, plus... spectacle. Et la fois suivante, à la même question, la réponse était toute prête. Du vrai Brel, pas forcément de la vraie vérité. Exemple : Jacques Brel a raconté que, lorsqu'il était enfant, il lui arrivait de manquer la messe sacro-sainte du dimanche. Il préférait venir à l'église en semaine, pour la messe de six heures trente, parce qu'il n'aimait pas l'idée que le curé puisse s'y retrouver seul. Miche Brel, lorsqu'elle entendit l'anecdote, expliqua : « Je ne sais pas si c'est la vérité! Mais si c'est vrai, c'est bien lui! » Elle a tout dit. L'histoire déclinée par Jacques Brel est belle. Vraie ou fausse, quelle importance?

Si vous êtes appelé à devenir un jour biographe de Jacques Brel, surtout, ne le croyez pas lorsqu'il déclare : « La Flandre, j'y suis né<sup>1</sup>! » C'est parce qu'elle lui a fait confiance que Joëlle Montserrat ouvre son livre par une bourde de qualité : « Contrairement à ce qu'on a souvent écrit, ce n'est pas à Bruxelles, mais dans un village des environs de Menin que naît Jacques Brel, le 8 avril 1929<sup>2</sup>. » Mensonge! Les extraits d'acte de naissance prouvent bien qu'il a vu le jour à Schaerbeek. C'est son père qui est né en Flandre, dans ce petit village. À la maman de Maddly Bamy, Brel a même affirmé, le plus sérieusement du monde, qu'il avait un ancêtre noir<sup>3</sup>!

« J'ai quand même essayé de passer mon bac Lettres. J'ai échoué. J'ai essayé de passer mon diplôme d'études commerciales. J'ai échoué encore une fois<sup>4</sup>. » Mensonge! Il a arrêté les études en 1946, à dix-sept ans, sans avoir rien tenté du tout.

---

1. *Le Monde*, 9 janvier 1972.

2. Joëlle Montserrat, *Jacques Brel*, PAC, 1982.

3. Maddly Bamy, *Tu leur diras*, *op. cit.*

4. Supplément à *Marie-Claire Belgique*, décembre 1961.

Même Martin Monestier, qui n'est quand même pas un débutant, écrit que Brel « prend des cours de droit commercial à l'université de la capitale belge<sup>1</sup> ». Mensonge !

« Quand j'étais petit, j'aimais beaucoup faire du vélo de course. J'en ai fait très longtemps. Et j'avais un jeu complètement anormal. [...] J'avais trouvé une espèce de fausse piste dans les faubourgs de Bruxelles et je roulais jusqu'à tomber. Je ne tombais pas, mais c'était l'épuisement total et j'étais heureux. » Brel a fait ça. Pas Jacques Brel ! Pierre Brel, son frère ! Il était chaque jour à vélo, notamment pour effectuer les quelques kilomètres qui séparaient la maison du local scout. Les copains de l'époque attestent que, lorsque Jacques les accompagnait, le plus souvent, on prenait le tram. Contrairement à ce qu'il a raconté ensuite, Jacques était moins assidu que son frère ! Il a certes possédé un vélo de course. Il a roulé, beaucoup roulé. Mais surtout roulé des mécaniques ! Ses copains d'alors vous diront qu'il sortait son beau vélo davantage pour crâner que par goût de l'exploit.

« Les Français sont des gens cartésiens, les Belges et les Canadiens – je viens de tourner chez eux *Le Bar de la Fourche* – ne le sont pas<sup>2</sup>. » L'histoire du *Bar de la Fourche* est censée, certes, se situer au Canada, le tournage ne s'est pas déroulé « chez eux », mais en Bretagne. Mensonge !

Point n'est besoin d'être son biographe pour ne pas le croire lorsqu'il affirme : « J'ai une imagination extrêmement limitée, et tout ce que je peux faire, c'est raconter ça à travers moi. Je suis un tout petit filtre, si vous voulez. C'est tout, vraiment tout. Ou alors, il faudrait que je me mette à croire que j'ai du talent ou alors des choses comme ça, qui sont des choses extrêmement dangereuses. »

Ce type de mensonge égare et peut devenir perturbant. « Ce n'est pas normal de chanter en public. C'est normal de chanter dans sa salle de bains parce qu'on est heureux, parce qu'on est seul, mais en public, non. Quand je chantais, je mourais de trouille. Si j'avais deux matinées et une soirée, je vomissais trois fois. C'était atroce ! Mais quand un homme n'a pas peur avant de coucher avec une femme, c'est qu'il ne l'aime pas.

---

1. Martin Monestier, *Brel, Le Livre du souvenir*, Tchou, 1979 ; Sand, 2003.

2. *Le Soir*, 18 août 1972.



Avec la chanson, c'est la même chose ! Je me défonçais. Et j'y laissais ma peau. »

Brel vomissait-il vraiment avant chaque représentation ? Légende ou réalité ? Il est des proches pour affirmer : « Moi, je l'ai vu ! » Notamment son accordéoniste, Jean Corti : « Il buvait sa bière. Je me demandais pourquoi puisque, de toute façon, c'était pour aller la rendre. » D'autres livrent des anecdotes probablement tout aussi exactes pour justifier du contraire et conclure : « Je n'y crois absolument pas ! » On peut supposer qu'ici aussi il doit y avoir une part d'exagération, de mensonge à la Brel. Jacques Brel était un chanteur pour qui l'exercice de la scène prenait une dimension extrême. Tous ceux qui l'y ont vu attestent qu'il affrontait son public comme s'il défendait sa propre vie. Il est vraisemblable – ce serait compréhensible et presque légitime – qu'il ait vomi de trac avant une grande première parisienne ou une représentation plus importante que les autres. Il était alors dans sa nature d'extrapoler en décrétant : « Je vomis tous les soirs avant de monter en scène. » François Rauber, membre de droit de l'équipe rapprochée de Jacques Brel puisqu'il fut son accompagnateur sur scène, l'arrangeur de ses disques et un ami à vie, a apporté son témoignage à ce sujet : « Il avait le trac avant de monter sur scène, c'est vrai, mais on en a beaucoup remis. Il ne faut pas exagérer. Il ne vomissait pas tous les soirs<sup>1</sup>. »

Jacques Brel est un menteur. Le candidat biographe doit le savoir et en tenir compte...

D'abord, il y a Brel. Et puis, il y a les autres. Miche, son épouse ; France, sa fille ; Maddly, sa dernière compagne. Elles sont gardiennes du temple. On n'y vénère certainement pas un saint Jacques Brel à l'abri de toute critique. Mais globalement, on a tendance à croire ce que dit cet homme. Le candidat biographe doit le savoir et en tenir compte...

Puis, il y en a d'autres encore. Ceux qui sont décédés et ne parleront plus. Jojo (Georges Pasquier), le meilleur ami, et son épouse Alice ; Angèle Guller et Jacques Canetti qui l'ont découvert ; François Rauber, l'arrangeur orchestral ; Eddie Barclay, le producteur ; Charley Marouani, l'agent artistique ; plusieurs

---

1. *Le Soir*, « Brel 25 ans, Brel Bruxelles 2003 », *op. cit.*

femmes de Brel : Catherine Sauvage, Suzanne Gabriello, Sylvie Rivet et, certainement, quelques oiseaux de passage. Et désormais, Gérard Jouannest, le pianiste et compositeur de trente-quatre chansons de Jacques Brel.

Ceux qui, heureusement, peuvent encore témoigner. Marcel Azzola, Isabelle Aubret, Gérard Meys... Ceux qui ont côtoyé le Jacques Brel du cinéma, tel Claude Lelouch... Et les acteurs qui furent ses partenaires. Ceux qui ont vu un malade joyeux, aux îles Marquises et à Tahiti. Et des dizaines d'inconnus, à Bruxelles, à Paris, à Genève, à Atuona et ailleurs.

Parmi eux, certains m'avaient reçu avec chaleur voici un peu plus de dix ans et m'ont fait, depuis, la douleur de nous quitter : Jean Corti, son accordéoniste pendant six ans ; Gerhard Lehner, son ingénieur du son ; Alain Levent, son ami de cinéma, et le réalisateur Édouard Molinaro...

Et puis, il y a celui qui cherche. Qui tente de reconstituer le puzzle, de rendre les événements dans leur exacte chronologie, de comprendre surtout qui était ce personnage, comment il vivait, comment il se comportait jusque dans ses tics et ses manies, où il puisait ce supplément d'âme qui en fit, dans la chanson comme au cinéma, un créateur et un interprète hors du commun. Quel homme était-il ? Quel être connaissaient ceux qui formaient son entourage ? On le retrouve certainement à travers son œuvre. Beaucoup de ses chansons sont des indices autobiographiques. Même au cinéma ! Ce Benjamin Rathery, son personnage dans *Mon oncle Benjamin* ! « Je suis le contraire de Benjamin, mais aussi son frère », a-t-il dit lui-même. Le point commun : la truculence ! Tous ses proches le décrivent comme un homme irrésistiblement drôle. Miche Brel, son épouse : « Jacques était très drôle à vivre. Mais, même dans une période de gaieté, il pouvait écrire des choses graves. Ce sont des règles de l'existence : les grands comiques sont des hommes souvent tristes, et le contraire est vrai aussi. » À l'école ! Guy Jamme : « Ses innombrables gags scolaires faisaient rire aux éclats, même au réfectoire des professeurs, y compris notre directeur<sup>1</sup>. » Francis Horekens, chez les scouts : « Avec son copain Robert Kaufmann, ils étaient les rigolos de la bande : ils nous faisaient rire à nous rouler par terre. »

---

1. Courrier personnel, 2003.

Stéphane Steeman, un artiste belge qui a, cent fois, fait sa première partie : « Je l'ai connu totalement drôle. Il osait tout ! » Prisca Parrish, qui a partagé les émotions de ses odyssées maritimes : « Il nous faisait pleurer de rire ! Il faisait tout le temps son spectacle. Il délirait, se levait, faisait de grands gestes tout en racontant les histoires qu'il trouvait drôles. Curieusement, lui, il ne riait jamais. » Maddly Bamy, sa dernière compagne : « Jacques avait un pouvoir de clown extraordinaire<sup>1</sup>. » Mais attention ! Sa drôlerie s'accompagne d'une nuance : « Il aimait les gens. Il demandait : "Qu'est-ce que je peux bien faire pour les aider ?" Comme il était incapable de mettre un terme à toutes les misères du monde, il s'occupait de faire rire. » Même sentiment pour France Brel, sa fille : « Fondamentalement, il trouvait que la vie était un peu triste et, par conséquent, il voulait la colorier. »

Le masque du clown cache un mal-être réel. Danièle Heymann, journaliste, mais surtout membre de la bande à Brassens à l'époque héroïque des cabarets parisiens : « Jacques était très vite sombre. Il n'était pas quelqu'un de joyeux. Il était un peu phraseur, moralisateur. Une personnalité énorme, mais très atypique. On devinait sa solitude et un mal-être transpirait de sa personne. Quand il était en forme et en confiance, il devenait un homme délicieux, et quand il avait bu un coup, il pouvait devenir expansif. Mais il ne donnait vraiment pas une image rigolote de lui. »

Pierre-François Pistorio n'avait que quinze ans quand il fut son partenaire dans le film *Le Bar de la Fourche*. Il va encore plus loin dans ce portrait de déchirure : « Cet homme vivait dans un certain malaise. Il n'était pas quelqu'un d'heureux. On ressentait chez lui une très grande fatigue. Et aussi un mélange de tendresse et de tristesse, quelque chose d'inassouvi. »

Le mal-être le conduit à se plaindre. Complexe de persécution, oui. Éternel insatisfait, sans doute. Syndrome de l'incompris, surtout. Jusqu'aux îles Marquises, à la fin de sa vie, il répétera à Maddly : « Je ne crois pas avoir été compris<sup>2</sup>. » Le public l'a pourtant aimé et le lui a suffisamment montré. Mais, d'une part, la notion de doute l'a toujours accompagné. « Je vais voir un tour de chant minable ? [...] je sortirai de là en me

---

1. Maddly Bamy, *Tu leur diras*, *op. cit.*

2. Erick et Maddly Bamy, *Deux enfants du soleil pour deux monstres sacrés*, Christian Pirot, 2003.

disant : “J’ai du talent.” Mais si je vais voir un tour de chant que je trouve absolument génial, j’en sors en me répétant : “Mais qu’est-ce que tu fous là ?” J’ai alors envie de me foutre une balle dans la tête. Tous ces états d’âme ne servent à rien ni à personne<sup>1</sup>. »

Par ailleurs, il y eut sa quête. Jacques Brel a-t-il voulu changer le monde et les hommes ? Il l’a proclamé dans une chanson de ses débuts : « *Mon ami je crois / Que tout peut s’arranger*<sup>2</sup>... » Son combat, il l’a résumé dans une interview d’avril 1965 : « Je suis en colère contre ce qui est con. Je peux difficilement exprimer ce que je trouve con, parce que c’est un jugement sentimental. [...] Mais il est certain qu’un monde qui gravite autour de petites habitudes, d’un petit train-train, d’un petit confort, de petits soucis d’horloger... Ça, ça m’agace ! Je trouve que l’homme vaut mieux que ça, qu’il est plus digne que ça, que c’est plus joli. Alors, ça me fout en rogne ! » En précisant : « Ce n’est pas de la colère. C’est de la douleur. Je me sens toujours agressé quelque part. Tous les cris, c’est de la douleur. »

Les ennemis de Brel étaient l’immobilisme, la connerie et la guerre, résultat tangible de la connerie suprême. Or, au bilan, il constate que l’immobilisme des hommes, la connerie et la guerre existaient avant lui et qu’au moment où, aux Marquises, il se prépare à quitter la race humaine, l’immobilisme des hommes, la connerie et la guerre restent toujours aussi envahissants. A-t-il tant transpiré pour rien ? Pourquoi l’a-t-on tellement adulé sans même l’entendre ? « Je ne crois pas avoir été compris... »

---

1. À Éric Lebègue, *Le Parisien libéré*, 5 juin 1972.

2. « La Bastille ».